DU RÔLE DE LA DOULEUR

Louis Leblois





DU RÔLE

DE LA DOULEUR

PAR

LOUIS LEBLOIS

PASTEUR

STRASBOURG

IMPRIMERIE DE JEAN-HENRI-ÉDOUARD HEITZ

RUE DE L'OUTRE 5

1er JANVIER 1868

DU ROLE DE LA DOULEUR.

Le fils d'un prince sortait par la porte orientale de la ville où résidait son père, pour se rendre à un jardin de plaisance, et rencontra sur sa route un vieillard décrépit. A cet aspect il demande à son cocher si la vieillesse et son triste cortège sont la condition particulière de la famille de cet homme, ou bien la loi de toutes les créatures. Le cocher ayant répondu que c'était la loi de toutes les créatures, le jeune prince s'écrie : Qu'ai-je à faire alors avec le plaisir et la joie ? Et il fait détourner son char et rentre dans la ville. Une autre fois il sort par la porte du sud, et rencontre un malade dans un état déplorable. Ayant fait sur la maladie la même question que sur la vieillesse, et reçu une réponse analogue, il rentre de même dans la ville, sans vouloir pousser plus loin.

Ces rencontres et d'autres encore qu'il fit en sortant par la porte de l'ouest et celle du nord décidèrent de

l'avenir du jeune homme. Il renonça au trône et aux splendeurs royales. Il se retira dans la solitude pour méditer sur le problème de la douleur et sur les moyens d'en délivrer l'humanité [1].

Ceci se passait dans l'Inde, il y a plus de 2400 ans. Cher lecteur, qui vivez en Europe, y trouvez-vous les conditions de l'existence bien changées? Connaissez-vous un point de l'horizon vers lequel vous puissiez tourner vos regards sans découvrir des douleurs? Vous-même n'avez-vous jamais souffert? Votre corps est-il exempt des maux et des infirmités sous lesquels gémit la nature humaine? Votre âme ne connaît-elle ni les chagrins, ni les regrets, ni les déchirements, ni les déceptions, ni les affections brisées, ni les espérances détruites? Et si la douleur aujourd'hui vous épargne ses impressions navrantes, êtes-vous à jamais assuré contre elle? Serez vous plus heureux que le poëte qui chantait :

> .... Il n'y a pas dans mon cœur
> Une fibre qui n'ait résonné sa douleur!
> Pas un cheveu blanchi de ma tête penchée
> Qui n'ait été broyé comme l'herbe fauchée!
> Pas un amour en moi qui n'ait été frappé,
> Un espoir, un désir qui n'ait péri trompé!

Mais si la douleur est un fait universel, il est un autre fait universel aussi : c'est le désir d'en être délivré. Et je ne crois pas être démenti, en affirmant

[1] *Histoire du bouddha Sakya Mouni,* trad. par Ph. Ed. Foucaux. Paris, B. Duprat, 1860, p. 181 etc.

qu'il se rencontrerait plus de personnes disposées à déclarer avec le livre des Proverbes : Les jours du malheureux sont *mauvais!* — qu'à dire avec Jésus : *Heureux* ceux qui sont dans l'affliction !

Avant d'aborder la question de la délivrance de la douleur, il ne sera pas inutile de demander ce qu'elle est, d'où elle vient, à quoi elle sert, en un mot quel est son rôle dans le monde?

Qu'est-ce que la douleur? quelle est son origine? L'importance de cette question ne saurait échapper à personne. Mal résolue, elle ne peut avoir pour notre vie entière que les plus fâcheuses conséquences. Comment la tradition la résout-elle?

Mettant sur la même ligne la douleur et la mort, elle nous présente l'une et l'autre comme un châtiment de Dieu, comme le triste fruit du «péché de notre premier père». L'homme, nous dit-elle, avait été créé pour vivre en ce monde, non-seulement immortel, mais exempt de douleurs. Ni la douleur ni la mort n'entraient primitivement dans les plans de Dieu. Sans la «chûte» l'une et l'autre seraient à jamais inconnues parmi vous.

Nous avons traité, à une autre occasion, la question de la mort[1]. Nous avons démontré que la mort, loin d'être un châtiment, est un bienfait de Dieu, et que,

[1] *Mort et immortalité.* Trois lettres à un rationaliste. 2e édit. Strasbourg, Heitz, 1866.

dès l'origine, elle constitue un agent nécessaire dans les plans de sa providence.

Admettons maintenant que la tradition qui se trompe sur la question de la mort, ait raison sur celle de la douleur, que la douleur effectivement ne fasse point partie des plans de Dieu. Concevons un instant le monde, la société humaine privée de cet élément si redouté.

Pour ne pas confondre deux ordres de faits différents, le domaine de la matière et celui de l'esprit, envisageons successivement les maux du corps et ceux de l'âme, la douleur physique et la douleur morale.

I.

Voici un exemple très-simple, pris dans la vie journalière.

Votre enfant s'empare d'un rasoir et le manie imprudemment. Il se blesse au doigt et le sang coule. Dans les conditions actuelles, il vient en pleurant vous montrer son doigt, et la douleur qu'il éprouve est pour lui un précieux avertissement de ne pas se livrer à des imprudences nouvelles. Mais nous supposons en ce moment la douleur bannie du monde. Il s'ensuit que l'enfant ne sent rien. Ne souffrant pas, il n'est pas averti par le mal que lui cause sa blessure qu'il y a pour lui du danger à toucher ce rasoir. Il

continue donc à le manier sans réflexion. Il se hache dans les chairs à cœur joie, au point d'atteindre un organe essentiel, et — se donne la mort.

Reconnaissez-vous ici déjà l'utilité de la douleur? Découvrez-vous le rôle qu'elle joue dans le domaine des choses physiques?

Éclairés par cet exemple familier, transportons-nous, en pensée, à l'époque où les hommes ont commencé à se répandre sur cette terre, domaine encore inconnu et complètement inexploré.

L'origine et les premiers développements de la race humaine préoccupent vivement aujourd'hui l'attention de la science. Sur ces points, comme sur mille autres, la grande Bible de Dieu, la nature, interrogée, fournit des réponses bien différentes de celles qu'une tradition plus de vingt fois séculaire a imposées et inculquées aux nations occidentales. On a cru généralement jusque dans ces derniers temps, que l'apparition de l'homme sur notre globe ne remontait guère au-delà de 6 à 7000 ans, et que ce premier fils de Dieu s'était présenté, dès sa naissance, dans tout l'éclat de la beauté physique et de la pureté morale. Depuis 1862 une éclatante lumière s'est répandue sur cette question, grâce aux découvertes multipliées auxquelles le vénérable Boucher de Perthes [1] a donné une impulsion si puissante, que ni les contradictions, ni les moqueries, ni la conspiration du silence n'ont

[1] Il vient d'entrer dans sa quatre vingtième année.

pu en entraver les progrès et moins encore en dissimuler les résultats. Les débuts de l'humanité, tels que nous les font connaître les restes dont Dieu a permis la conservation, furent tout autres que l'imagination des poëtes ne les a décrits. «Quelle idée devons-nous concevoir de l'homme primordial?» demande un savant qui vient de résumer les découvertes les plus récentes sur ce sujet. Et il répond lui-même: «Disons-le, quoi qu'il puisse en coûter à notre orgueil, l'homme, dans ses instincts, ses passions et ses besoins, devait alors se rapprocher des animaux. Le feu lui était inconnu, ses dents indiquent qu'il se nourrissait de racines et des fruits de la terre, et s'il faisait entrer la chair dans son alimentation, il devait la dévorer crue. Sa vie vagabonde étant employée exclusivement à ses besoins matériels, n'ayant sans doute aucune idée d'une puissance suprême, son langage devait se réduire à un petit nombre de vocables dans lesquels, comme nous le montrent encore les Boschimans et autres peuples inférieurs, les voyelles jouaient le plus grand rôle. Il devait se vêtir d'une peau entière non cousue, laissant ses membres exposés à l'intempérie de l'air, et il se livrait au sommeil dans les forêts ou le plus souvent dans des antres obscurs pour se préserver du froid et des animaux féroces [1].»

C'est au milieu de ces conditions défavorables, et à une époque qui parait remonter à 2 ou 300.000 an-

[1] H. le Hon, *L'homme fossile*. Bruxelles et Paris, 1867, p. 26-27.

nées [1], que nous allons nous transporter en pensée. Il n'y a encore sur la terre ni villes, ni villages, ni routes, ni science, ni art, ni industrie. Les hommes ignorent les conditions de l'existence et les lois de Dieu qui gouvernent le monde matériel, bien que ces lois les enveloppent, comme elles nous enveloppent nous-mêmes, des mille plis d'un inextricable réseau. Impossible de passer à côté d'elles avec indifférence, ni de faire un pas sans être engagé dans leurs mailles sans nombre. Se soumettre à elles est le seul moyen de les avoir pour soi. Les heurter au contraire, c'est s'exposer à être écrasé sans pitié.

Voici donc l'humanité qui sort comme un ruisseau de sa source. Nue, ignorante et faible, elle est appelée à monter l'échelle indéfinie du progrès, et tout d'abord à pourvoir à ses besoins matériels.

Nous supposons toujours la douleur absente. Dans cette hypothèse que vont devenir nos ancêtres? Les uns trouvent des plantes vénéneuses. Ils les mangent sans défiance, car nul goût désagréable, nulle sensation douloureuse ne les rebute. Néanmoins les plantes produisent leurs effets toxiques, et leur absorption entraîne la mort. Les autres arrivent au pied d'un volcan dont les abords sont inondés d'une lave en ignition. Ils s'y enfoncent hardiment et sont consumés sans souffrir. D'autres encore s'avancent dans des

[1] *Der fossile Mensch aus dem Neanderthal,* von Fuhlroth. Duisburg, 1865, p. 40. — Comp. Schleiden, *Das Alter des Menschengeschlechts.* Leipzig, 1863, p. 15-20.

régions glacées, au milieu des neiges et des tempêtes. Nul frisson ne les avertit de se garantir le corps. Mais le froid, exerçant son pouvoir, accomplit son œuvre funeste, et ils meurent.

Les pieuses légendes des divers peuples de l'antiquité affirment que des envoyés célestes ont enseigné aux hommes les premières notions de la civilisation, leur ont fait connaître l'usage des plantes, l'agriculture, l'art de se vêtir, de se construire des cabanes. Ces légendes ont-elles tout-à-fait tort? Non certes, car une divinité bienfaisante s'est mise effectivement au service des hommes, dès leur entrée dans la vie. Seulement elle ne s'appelait ni Dshemschid, ni Taut, ni Cérès ni Apollon. Elle se nommait : *la douleur*. Elle a d'abord instruit les hommes par élimination, si l'on peut ainsi parler, c'est-à-dire qu'elle leur a montré ce qui leur était nuisible, ce qu'ils devaient éviter. A chaque instant ils se heurtaient contre les lois divines. De chacun de ces chocs, la douleur leur apprenait à tirer une leçon, un enseignement précieux. Souvent tel individu, plus imprudent, ou plus hardi que les autres, se lançait en aveugle, malgré ces avertissements sévères et toujours répétés. La mort alors, avec sa tragique éloquence venait dire plus haut aux survivants : Voici un écueil qu'il faut éviter! Ils retenaient enfin la leçon, et le sacrifice d'individus isolés préservait l'espèce humaine tout entière de la perte.

Il ne s'est pas fait un pas dans la voie royale du

progrès, sans que la douleur soit intervenue; et, dans les commencements surtout, chaque étape franchie a été signalée par un nombre prodigieux de victimes.

A la douleur s'est associée plus tard sa fille, l'*expérience,* qui depuis lors remplace la mère toutes les fois que les hommes se trouvent en présence d'une loi connue, mais qui ne saurait faire son office lorsqu'ils se heurtent contre une loi nouvelle, inconnue encore.

Grâce à ces deux génies tutélaires, la *douleur* et l'*expérience,* nous savons aujourd'hui, que nous ne sommes pas jetés dans le vide et dans l'abandon, mais placés dans un monde où règne un ordre physique, déterminé par des lois auxquelles il faut que nous nous soumettions, non-seulement pour ne pas souffrir, mais aussi, et surtout pour trouver le bien-être et le bonheur. Il faut donc que nous prenions à tâche tout d'abord d'apprendre à connaitre ces lois, et de les faire connaître à nos enfants, pour leur éviter comme à nous les souffrances par lesquelles ont dû passer les générations qui nous ont précédés.

Imprudents parents, pourquoi négligez-vous cet impérieux devoir? Pourquoi, au lieu d'initier vos enfants aux lumineuses conquêtes de la douleur et de l'expérience, continuez-vous à leur offrir, comme première nourriture, les erreurs des hommes d'autrefois, et ralentissez-vous ainsi l'essor de l'humanité vers le but de ses brillantes destinées? Où avez-vous jamais vu l'homme fait, s'asseoir pour s'instruire, aux pieds d'un enfant? L'humanité au dix-neuvième

siècle, n'est-ce pas l'homme devenu majeur? Et vous voulez qu'au lieu de puiser son savoir dans les trésors accumulés jusqu'à ce jour, par les efforts et les souffrances des générations antérieures, elle écoute l'écho des bégaiements de son enfance, et admette comme «paroles de Dieu» les rêves grossiers de son imagination puérile? N'est-ce pas l'obliger à tourner sans relâche dans le même cercle, à repasser sans fin par les mêmes stations, et forcer la douleur à redevenir son institutrice, alors que la voix plus douce de l'expérience eût suffi pour l'éclairer?

Quoi qu'il en soit, douleur, quand tu nous affliges, dans le domaine des choses matérielles, tu viens, non pas en ennemie, mais en messagère de Dieu! Tu nous avertis que nous avons violé une loi divine, que nous avons fait fausse route, et tu nous invites à en chercher une meilleure. Puissions-nous t'accueillir toujours avec reconnaissance et bénir ton œuvre! Puissions-nous ne jamais nous lasser de suivre tes avis, et le bonheur sera notre partage! Nous reconnaîtrons alors que Jésus avait raison de dire : «Heureux ceux qui sont dans l'affliction!» Nous comprendrons la vérité profonde de ce passage de l'épître aux Hébreux, si paradoxal sous sa forme antique, ch. XII, v. 5-7, et qu'en langage moderne nous traduirions ainsi : «Ne méprisez pas les avertissements de Dieu, et ne perdez point courage lorsqu'il vous fait souffrir. Car le Dieu vivant avertit par la souffrance ceux qu'il aime, et il sauve par la douleur tous ceux qu'il reconnaît pour ses fils.»

II.

Passons à la douleur morale. Nous entrons dans une sphère toute différente, où il est plus difficile de s'orienter. Dans le monde matériel on peut se convaincre d'une façon en quelque sorte palpable, que chaque souffrance, bien comprise, offre l'occasion d'un progrès, d'un accroissement de bien-être, soit pour l'individu, soit pour l'humanité.

Ces effets ne paraissent pas aussi évidents dans le monde moral. Voici une âme sur laquelle l'épreuve et l'affliction s'acharnent sans répit, une mère, par exemple, qui perd successivement son époux, ses enfants, sa fortune, sa santé. Nous accourons auprès d'elle, comme les amis de Job. Par quelles paroles, par quelles considérations la consolerons-nous? En quoi cette accumulation de souffrances peut-elle contribuer à son bonheur? Eh! n'a-t-elle point, par ces pertes successives, vu tarir précisément la source de sa félicité? Néanmoins ces souffrances ne l'affligent pas en vain. Ces épreuves ne la frappent point au hasard. Elles ont un but. La justice, la sagesse, l'amour du Dieu parfait en sont les garants certains. Dieu «qui compte les cheveux de nos têtes,» compte aussi nos épreuves et nos souffrances. Pas un soupir ne gonfle notre cœur, sans qu'il le connaisse. Pas une larme n'humecte notre paupière, sans être pesée dans la ba-

lance de sa suprême équité. Ayons donc patience, et ne perdons pas la foi en Dieu, en sa justice, en son amour. C'est la foi en Dieu qui nous empêche de croire que si le but de nos douleurs ne nous est pas toujours révélé sur cette terre, il faille renoncer à le connaître. Elle nous ouvre des horizons nouveaux, et nous fait entrevoir plus haut la consolation et la joie. Elle nous élève au-dessus des ténèbres de la vie présente, et nous transporte par-delà les limites de ce monde, jusqu'aux sphères éclatantes de l'infini et de l'éternité. En nous montrant le lien qui unit l'existence actuelle aux temps futurs comme à ceux qui ne sont plus, elle déroule à nos yeux un vaste et magnifique tableau qui embrasse le passé, le présent et l'avenir; où l'ombre se marie à la lumière et les taches aux splendeurs, non pour obscurcir, mais pour mettre en relief les harmonies de l'ensemble.

Quel ravissant spectacle, s'il nous était donné de contempler ce tableau, autrement que par les yeux de la foi! Ce qui nous frapperait dès l'abord, ce serait la découverte d'un ordre moral, aussi régulier, aussi solide, aussi inflexible que l'ordre physique de l'univers. Nous verrions toutes les âmes, soumises à cet ordre, comme baignées dans les rayons de la loi morale, et tout ensemble unies entre elles par le lien de la solidarité. Nous verrions la souffrance suivre la violation de la loi de Dieu, aussi infailliblement que dans le monde matériel, mais aussi dans le même but, non pour châtier, mais pour avertir, pour pré-

server, pour sauver. Les afflictions des «justes» nous étonneraient moins; elles nous apparaîtraient comme la conséquence de l'universelle solidarité qui fait souffrir les uns des méfaits des autres, comme elle leur offre les fruits de leurs actions justes et généreuses; qui rend malheureux tel fils, parce que son père a péché, et comble tel autre d'un bonheur qu'il doit aux vertus du sien, non à ses propres mérites.

Quelle que soit donc la source de nos douleurs morales, soit qu'elles découlent de notre propre violation de la loi divine, ou de celle de nos semblables, toujours est-il qu'elles ne nous affligent point au hasard, qu'elles sont, elles aussi, des messagères célestes, qui nous murmurent à l'oreille : *Sursum corda,* élevez les cœurs! Si c'est nous qui sommes coupables, elles nous engagent à nous détourner de la voie d'iniquité, pour revenir dans celle du bien. Si ce sont d'autres qui causent nos peines, elles nous stimulent à incarner avec d'autant plus d'énergie la loi morale dans notre propre existence pour contribuer dans une plus large mesure à la rédemption de nos frères, et prévenir le retour des mêmes coups douloureux.

Dans l'une et dans l'autre alternative, qui ne voit l'utilité de la douleur pour le monde des âmes? Qui pourrait nier qu'elle a sa place marquée dans les plans de Dieu?

Mais enfin, objecterez-vous, l'humanité ne pourrait-elle pas s'en passer? Le développement spirituel

ne pourrait-il pas s'effectuer comme la croissance du corps, qui généralement s'opère sans aucune douleur?

Puisque vous le voulez, reprenons l'hypothèse déjà faite pour la douleur physique. Supposons la douleur morale supprimée à son tour, non-seulement dans le présent et dans l'avenir, mais avant tout dans le passé. Considérons les conséquences de votre vœu. Je n'insiste pas sur la plus apparente, sur la large et profonde trace que la douleur a laissée dans la littérature de tous les peuples. N'oubliez pas toutefois qu'en balayant la douleur, il vous faut balayer avec elle tout ce qu'elle a produit. Il vous faut effacer d'un trait de plume les quatre cinquièmes des plus belles et des plus consolantes poésies de l'humanité. Il vous faut enlever des trésors littéraires, tous ces psaumes touchants, tous ces admirables cantiques, que nous ont légués les générations descendues dans la tombe, sublimes épanchements de l'âme, qui doivent leur origine à la puissante étreinte de la douleur.

Il faut faire plus. Il vous faut supprimer dans le cœur humain la pitié, la commisération, la charité, l'affection, le dévouement, tous ces sentiments sympathiques qui naissent à la vue de la douleur. Il vous faut arracher des annales du monde tous ces traits généreux, toutes ces nobles actions, tous ces purs dévouements, tous ces grands sacrifices, les plus nobles fleurons de la couronne qui pare le front du genre humain, et que la douleur seule a produits.

Est-ce tout? Non hélas! Il vous faut bannir de l'his-

toire, les noms immortels de ceux qui nous ont apporté le baume pour nos blessures, qui ont fait luire une céleste lumière au milieu des ténèbres de nos cœurs, qui ont versé la consolation, comme un nectar, à nos âmes altérées. Il vous faut anéantir dans la mémoire des hommes, leurs paroles qui ont adouci nos maux, qui ont séché nos pleurs; le souvenir de leurs efforts gigantesques pour conduire à la justice, à la vérité, au bonheur soit des peuples isolés, soit l'humanité tout entière. Comme le Christ a chassé les vendeurs du temple, chassez donc du sanctuaire les Moïse, les Zoroastre, les Confucius, les Bouddha, et avant tous le Christ lui-même. Ces majestueuses figures qui honorent le genre humain, qui nous ont révélé les richesses de Dieu et les royales grandeurs de l'homme, n'ont plus rien à faire dans un monde d'où vous avez banni la douleur.

Voyez maintenant où vous êtes arrivés. Plus de douleur, mais aussi plus de miséricorde, plus d'amour, plus de noblesse, plus de grandeur, plus rien de ce qui élève et glorifie l'humanité. D'élimination en élimination, d'amoindrissement en amoindrissement vous êtes tombés peu à peu à l'état d'êtres que je ne saurais plus définir. Entre vous et le caillou dites-moi quelle sera désormais la différence !

Ah, laissons la tradition méconnaîre l'œuvre du Dieu souverainement sage, et divaguer sur les causes qui ont placé le monde et les hommes dans les conditions

où ils se trouvent. Quant à nous, proclamons la sagesse, admirons les combinaisons merveilleuses de la Providence éternelle. Non, la douleur n'est pas venue par surprise, elle n'est point entrée dans le monde, à la suite d'un mouvement de colère du Dieu immuable. Dès avant l'apparition des hommes, elle était voulue par lui, conçue par sa sagesse, instituée par son amour. Acceptons-la donc avec reconnaissance; qu'elle soit auprès de nous l'interprète de sa pensée, le divin mentor chargé de faire notre éducation physique et morale, de nous guider dans la sainte tâche dont le but est d'agrandir, de développer, d'ennoblir notre être, pour devenir fils de Dieu, en nous vouant au service de nos semblables.

Tu fais l'homme, ô douleur ! oui l'homme tout entier!
Qui ne te connaît point, ne sait rien d'ici-bas;
Il foule mollement la terre, il n'y vit pas.
Puissions-nous accepter ce que tu nous envoies !
Les maux seront nos biens et les soupirs nos joies.
Tu nous traites, douleur, en favoris des cieux
Quand tu n'épargnes point les larmes à nos yeux !
Car tu n'es pas la mort de l'âme, mais sa vie,
Et ton bras, en frappant, relève et vivifie !





